



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER)

Modes.

Les uns sont fous d'une jolie tête de femme, les autres de ses épaules blanches et arrondies, et d'autres encore ne mettent rien au-dessus d'une longue chevelure ou d'une petite oreille : chaque homme a sa manie et son adoration particulière. Or, dans cette masse de goûts divers, il en est surtout beaucoup qui aiment les petits pieds et les gracieuses chaussures. Ceux-là sacrifieraient les plus divins yeux bleus à l'attrait d'une cheville bien attachée, d'un pied qui s'effile avec élégance dans un soulier de satin noir ; et pour leur plaire, il faut porter toute sa coquetterie à ses pieds. C'est pour cette classe à part que sont adoptées bien certainement les élégantes et coquettes bottines de satin blanc, que l'on porte en toilette de bal, et que nous signalons

comme une mode charmante. Rien de plus distingué, de plus agaçant que cette chaussure qui peut devenir d'une richesse extrême lorsqu'on y adapte des boutons en pierreries. Ces bottines s'ouvrent sur le dessus du pied, et ont un lacet qui se croise entre deux rangées de boutons ; qui retiennent le lacet de chaque côté. On comprend combien cela est avantageux pour diminuer le pied, et tout ce que la coquetterie doit de gratitude à M^{me} Gelot*, qui en fut le premier inventeur.

— On porte au spectacle des palatines ou écharpos de satin bordées de cygne, les unes bleues, roses ou blanches, puis beaucoup de petits mantelets, ou, pour mieux dire, de grands collets à pointes sur les épaules et par derrière, et ayant deux longs pans pointus et terminés par un gland qui tombe sur le devant. Ces

* Boulevard des Italiens, 11.

mantelets, en cachemire uni, ou en satin, doublés de florence, sont ouatés et garnis de cygne pour ceux de soie, et en dentelle-cachemire pour ceux de cachemire.

— A l'Opéra, nous voyons des redingotes en velours d'Isphahan blanc ou rose, garnies de ruches de rubans ou de biais de satin. Ces biais sont triples, et étagés de manière à former une espèce de rouleau. A ces redingotes qui sont habillées, on ne voit jamais de pélerines. Les corsages sont à gros plis, formant éventail, et le jupon reste le plus souvent ouvert sur le devant.

— On emploie des velours pour ornement d'étoffe légère : ainsi nous citerons une robe de crêpe blanc, bordée au bas de trois biais de velours ponceau. Les manches, courtes, étaient côtelées par des biais en velours, et les nœuds des draperies de la robe étaient en velours, ainsi qu'une ceinture à bouts flottans.

— Les chapeaux parés se font à bords très-relevés et inclinés d'un côté. Le velours noir avec des plumes roses est une mode presque éternelle, qui reparait chaque hiver : cependant, cette fois, la couleur claire avec des plumes roses leur dispute la mode.

— Parmi les chapeaux de demi-parure, on peut remarquer que ceux en velours épinglé blanc, ornés de deux plumes blanches, sont les plus distingués.

— Pour négligé du matin, la recherche des petits bonnets est une élégance toute particulière. On les garnit très-légerement ; mais la disposition des nœuds est assez compliquée. On en voit qui, au lieu de nœuds, ont des petits pompons roses ou blancs, semblables à ceux qu'on met aux bonnets des petits enfans. Cette fantaisie ne va qu'aux jeunes figures.

— En général les bonnets ont une garniture plate sur le front, et bouffante de chaque côté. Lorsqu'ils sont en blonde, ou même en pointe, on peut les orner de petites branches de fleurs, sans leur donner plus de prétention. L'emploi des fleurs

est devenu presque aussi simple que celui des rubans.

— Les bonnets à barbes sont toujours les plus distingués. Une troisième barbe forme un nœud au-dessus du bonnet, et les coques sont soutenues par une légère canetille.

— Les manchons reparaissent avec les gelées, ainsi que les palatines, et même force boas qui, pour ne plus être de mode, ne sont cependant pas ridicules. De toutes les fourrures, la plus recherchée est l'hermine ; aussi lui a-t-on fait subir la forme de boa. Un autre genre encore de boa est une espèce de duvet en laine-cachemire que l'on fait en toute nuance, et qui reçoit des ornemens en passementerie. C'est un perfectionnement de ce que l'on avait déjà essayé l'hiver dernier.

LINGERIES. — On porte pour le matin beaucoup de cols en batiste uni, n'ayant qu'une haute rivière tout autour et une valenciennne froncée.

— Les dentelles qui entourent les mouchoirs de poche sont devenues si hautes et si froncées, et par conséquent d'un tel prix, que beaucoup de femmes se sont résignées à garnir leurs mouchoirs en imitation de valenciennne.

— Le charlatanisme s'est exercé de tant de manières, s'est présenté sous des formes si variées, si entraîantes, qu'il y a vraiment aujourd'hui à se défier des éloges et presque des critiques, tant on craint qu'ils ne cachent quelque appât inaperçu. C'est sous ce point de vue que l'on pourrait peut-être se défier des annonces merveilleuses des corsets mécaniques dont M. Josselin* est l'inventeur, et que, jusque dans le mode qu'il a pris de ne les vendre que conditionnellement et à l'essai pendant trois mois, on peut n'entrevoir qu'un nouveau moyen de faire réussir son industrie. A la vérité, il y a adresse dans cette proposition qui, donnant la possibilité d'apprécier à l'avance tous

* Rue du Ponceau, 12.

Les avantages des corsets mécaniques, les rend indispensables aux personnes qui les ont seulement portés pendant quinze jours et ne leur laisse plus comprendre la possibilité de se passer de ce système de laçage et de délaçage instantané qui vous donne toute liberté et toute indépendance, puisque vous n'avez besoin du secours de personne pour vous habiller ou déshabiller. Il est certain que toute personne qui a adopté les corsets ne saurait s'en passer, et l'on doit dans cette occasion apprécier l'équité du jury, qui lors de l'exposition des corsets Josselin en 1834, sous le n° 1463, lui a accordé une médaille comme à l'une des plus heureuses inventions de l'époque.

VISITES.

La mode des visites de nouvelle année s'éteint de plus en plus. Des souhaits que l'on devait autrefois aller phraser soi-même, on est passé aux démonstrations silencieuses d'une visite que l'époque servait à interpréter; puis on est arrivé à ne plus porter que sa carte en personne, et enfin à n'envoyer que sa carte par son domestique. Enfin la décadence de cet usage était arrivée, comme celle de toutes les choses de ce monde, et peut-être l'année 1836 eût vu sa dernière agonie, lorsqu'une invention toute artistique est venue donner un élan neuf, piquant, original, à la vieille coutume, et nous remettre en frais de visites et de souvenirs. Ce qui a opéré cette espèce de restauration, ce n'est point un retour de fidélité à l'ancien régime, mais la séduction des nouvelles formes dont on vient de revêtir l'antique usage. Ce sont des cartes charmantes, ou, pour mieux dire, de gracieux tableaux que nos jeunes peintres ont jetés sur ces petits cartons découpés en formes gothiques, et qui viennent donner aux visites, aux visiteurs et aux visités, un prix toujours varié, selon les intérêts qui surgissent. Pour comprendre les innombrables ressources qu'offre ce nouveau

mode de relation, il suffit de s'arrêter dans les magasins d'Alphonse Giroux, et de parcourir un millier de cartes sur lesquelles l'aquarelle a tracé des scènes historiques, des paysages, des costumes, des copies de grands tableaux, des sujets de génie, et enfin tout ce que l'imagination peut créer ou désirer. Le moyen maintenant d'envoyer une carte de vélin ou de porcelaine toute unie dont votre nom est le seul ornement! Et le moyen aussi, dira-t-on, de subvenir aux frais de ces cartes à la mode, dont le prix varie depuis trois francs jusqu'à cinquante, qui peut faire monter à quelques milliers de francs une tournée de visites de nouvel an? A cela nous n'avons rien à dire, sinon: Allez chez Alphonse Giroux.

REVUE DES MAGASINS.

En fait de nouveautés, rien de plus recommandable que les vieilles curiosités réunies dans ce moment à *la Porte Chinoise* *. Rien de plus à la mode, de plus recherché que les vases du Japon, qui se trouvent dans ces beaux magasins, où la compagnie des Indes envoie son meilleur thé, et les Chinois leurs plus belles porcelaines. Il n'y a pas de luxe plus distingué aujourd'hui que celui d'un service en vieux Sèvres, ou en vieux Japon, peut-être *la Porte Chinoise* a-t-elle seule l'avantage de posséder, dans ce genre, des richesses authentiques.

Indépendamment des services complets, il se trouve, dans ce même dépôt, des cabarets précieux de formes et de dessin, des vases à fleurs, des boîtes à thé, charmantes fantaisies pour étrennes, puis des petits meubles étrangers, des objets en laque.

— A peu de distance de ces beaux magasins se trouvent ceux de Susse, dont la réputation, pour tout ce qui concerne les accessoires élégans d'un bureau, d'un cabinet de travail, d'un salon d'artiste,

* Place de la Bourse, 3.

ne laisse plus d'éloges possibles ; mais comme indication heureuse des plus jolies fantaisies en portefeuilles, buvards, garnitures de bureau, etc., nous placerons ici le nom de ces magasins, devenus si attractifs depuis la collection de grotesques devant laquelle s'arrête la foule des curieux, s'amusant à deviner le nom de ces énigmes en plâtre.

— Comme utilité plus générale peut-être, nous citerons encore, place de la Bourse, les magasins de l'*Aigle*, assemblage curieux de tout ce qui forme les accessoires indispensables d'un ameublement. Là, se trouvent de nouveaux cadres en cuivre, si supérieurs aux plus belles moulures, en ce que leur éclat ne s'altère jamais, et que leurs bordures à dessins gothiques en relief et dentelés offrent une richesse, un brillant que ne sauraient ternir ni le tems ni la poussière; des devans de cheminées en laque, ornés de fraîches et gracieuses peintures qui sont de charmans ornemens dans une chambre élégante; des candélabres, des jardinières, des vases, des consoles, et on ne saurait dire quelle quantité de choses en fer, en bronze, en bambou, en laque, etc., etc, qui toutes sont appropriées aux intérieurs des appartemens les mieux organisés.

— Pour passer à quelques objets plus futiles, mais certainement plus gracieux, nous vous conduirons au magasin tout *rubanné* de Vattelin, passage des Panoramas, et là vous trouverez auprès de ces milliers de rouleaux de satin ou de gaze brochés, brodés, rayés, fleurderisés, qui font vos ceintures si élégantes, vos nœuds si coquets, qui voltigent sur vos épaules ; vous trouverez auprès de toutes ces jolies nouveautés tissées à Saint-Étienne des coiffures charmantes en blonde, en fleurs, en résille, en velours, assemblage de gracieux caprices où chaque femme doit trouver ce qui lui va, et par conséquent ce qui lui plaît.

— En changeant complètement de destination, nous allons vous rappeler ce qui

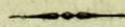
sied encore mieux aux alentours d'une femme que les rubans, les dorures, les bronzes, les porcelaines, etc. Ce qui sied mieux que tout cela encore, c'est le reflet d'une douce teinte sur le visage, c'est l'ombre projetée artistement sur la parure, c'est la teinte vive d'une peinture qui vient pourprer coquettement votre front, c'est enfin l'effet de ces stores charmans que l'on trouve chez M. Atramblé Briot *, et qui sont devenus le complément du luxe des appartemens à la mode. Quelle recherche pourrait être plus gracieuse que ces transparens légers et diaphanes qui vous font apercevoir, comme à travers un rideau magique, le riche décor de la Perse ou les mystiques hiéroglyphes des Égyptiens, ou un riant canton de la Suisse, ou de l'ingénieuse voûte qui illustre le nom de Tunnel chez nos voisins d'outre-mer. Car il y a tout cela dans les magasins de M. Atramblé et il y a bien plus encore, si l'on pouvait tout dire; mais comment décrire les stores en gaze sur lesquels semblent voltiger les fleurs? Véritable rideau de boudoir, tenture qu'envierait la sultane qui voudrait jeter un voile vapoureux entre son sourire et le soleil de l'Orient.

PLANCÉE A CHAPEAUX DU 15 DÉCEMBRE.

Le bandeau à coques et les nœuds sur peignes, dont nous donnons les modèles dans la planche du 5 septembre, sont très-agréables pour coiffure du matin. Le bandeau se place sur les papillotes, et les nœuds sur les bandeaux plats. Ces coiffures réunissent à l'avantage de s'harmoniser gracieusement à la physionomie, celui d'être d'une grande solidité : aussi sommes-nous persuadés que cette innovation, qui est due à M. Dubois **, sera généralement adoptée.

* Rue Richelieu, 81.

** Rue Saint-Honoré, 297, en face Saint-Roch.



LE
CHEMIN DE MARIE.

— Un voyage en Norwége vient d'être relaté dans la *Revue des Deux Mondes* avec le charme de style, la puissance d'intérêt, qui appartiennent à cette brillante publication, et qui nous font regretter de n'oser extraire de ce piquant récit que quelques pages.

..... Devant moi s'ouvrait un gouffre d'environ mille pieds de profondeur : les parois étaient coupées à pic, quelquefois surplombantes, noires comme de l'encre et brillantes d'une humidité continuelle. Elles s'abaissaient irrégulièrement, saccadées et brisées en énormes crevasses, depuis leur sommet, inondé de lumière, jusqu'au fond, noyé dans l'ombre et la vapeur. La longueur du précipice pouvait être de quinze cents pieds, et sa largeur de douze cents. En face de nous, deux immenses sillons étaient excavés dans la muraille gigantesque : de celui qui se trouvait le plus à gauche descendait la rivière ou plutôt le fleuve, qui, perdant pied tout à coup, et rencontrant le vide, tombait perpendiculairement de sept cents pieds de haut, en une masse prodigieuse d'écume. Il y avait deux cataractes, l'une descendante, l'autre ascendante. La première tranchait, par sa blancheur éclatante, sur les noires parois de basalte qui la bordaient ; l'autre, non moins blanche, mais plus indécise, les cachait ou les laissait voir, suivant que le tourbillon éternel qui régnait dans cette caverne l'agitait plus ou moins violemment. Tantôt elle s'élançait jusqu'aux nuages en brillans arcs-en-ciel ; tantôt refoulée par le vent, elle voilait comme un brouillard l'horrible aspect du gouffre. Dans le fond régnait un enfer d'eau, un chaos d'écume. En côtoyant avec précaution les bords du précipice, pour le voir sous différens aspects, nous trouvâmes une petite plate-forme de rocher qui, suspendue au-dessus de l'a-

bîme, semblait un balcon naturel destiné à recevoir des spectateurs. La corniche n'avait pas plus de quatre pieds de large : nous nous couchâmes l'un après l'autre sur la pierre polie. Nos guides, placés derrière nous, nous retenaient par le pied. En penchant la tête hors de l'ouverture, nous nous trouvâmes surplomber sur le gouffre. Quiconque n'a pas eu de vertiges dans cette position, peut s'en croire préservé pour jamais. Tout corps précipité dans cette fournaise serait broyé en atômes. Pour arriver, en longeant l'abîme, jusqu'au sommet élevé d'où l'eau se précipite, on suit un sentier très-dangereux. Le peintre m'y suivit, l'officier demeura au bord.

A peine eûmes-nous fait cent pas, qu'il fallut ôter nos chaussures, et nous accrocher, avec les doigts de nos pieds, dans les fissures de roc qui n'avaient que quelques pouces de large. En même tems que nous nous tenions cramponnés avec les mains à quelques rares touffes de bruyère, et c'était notre seul point d'appui sur une paroi glissante, inclinée de quarante-cinq degrés, je songeai à ma mère et me repentis d'être allé si avant ; mais le danger était trop grand pour se retourner : il fallut aller jusqu'à un passage plus facile, et là, pensant en avoir assez fait pour notre gloire, nous revînmes sur nos pas, et touchâmes le terrain plat avec la joie du nautonnier échappé à la tempête. Ce sentier s'appelle le *Chemin de Marie*. Il a sa légende, comme le plupart des passages dangereux des Alpes. Une jeune fille de Gousta-Thal était fiancée à un pâtre des vallées supérieures. Les amans étaient obligés, pour se voir, de passer par ce sentier périlleux ; et pour que leur danger fût égal, ainsi que leur amour, chacun à son tour devait le franchir pour aller au rendez-vous. Marie, après avoir attendu long-tems le jeune berger, prit le parti d'aller le chercher au-delà du sentier, quoique ce ne fût pas son jour. Arrivée à l'endroit le plus difficile, elle vit

son amant face à face avec un ours qui , cramponné au rocher avec ses griffes , était déterminé à ne pas céder le passage. Ces trois personnages se regardèrent quelques tems sans bouger, avec l'anxiété de gens qui sentent que leur vie ne tient qu'à un fil. L'ours se décida le premier : il avança lourdement une patte, puis une autre, et s'approcha du jeune homme, pensant le renverser par sa masse. Celui-ci tira son couteau, et s'accrochant d'une main à une touffe de myrtil, de l'autre il frappa son ennemi. L'ours, blessé, fit un bond qui aurait dû le précipiter dans l'abîme : ses griffes labourèrent le roc, et y restèrent enfoncées. Ils se releva, mais pour s'élançer du côté où se tenait Marie. En vain l'infortunée voulut fuir, en vain elle se colla au rocher, et poussa de grands cris pour arrêter l'animal furieux ; l'ours la balaya de son passage, comme il aurait fait une paille. J'ai grande honte de dire que le jeune homme ne songea point à la suivre : il agit beaucoup mieux. Il tua l'ours, il en vendit la peau, et fit dire avec l'argent des messes pour l'ame de sa fiancée, car c'était avant la réforme.

LA PRINCESSE DE TALLEYRAND.

Soit pour donner un attrait de plus à leurs plaisirs, soit pour ne s'y livrer qu'avec modération, les anciens voulaient que la joie qui régnait dans leurs festins fût mêlée de quelque idée grave ; et il était rare qu'au milieu des ris et des chants, quelqu'un d'entre les convives ne rappela point que la *mort* aussi avait ses pompes et ses hymnes. Ainsi, dans ces feuilles consacrées à tout ce qui charme une jeunesse aimable et légère, dans ce journal où la beauté même étudie les moyens de s'embellir encore, à côté de la description d'une parure nouvelle, d'un ornement frivole, nous placerons une *nécrologie*.

Le 10 de ce mois, est morte N. N., princesse de Talleyrand, très-haute et

très-puissante dame, aurait-on dit autrefois... Peut-être dira-t-on encore de même autre part. Quant à nous, disons : Une femme vient de quitter la terre, et ce n'est point dans ce rang élevé où le hasard l'avait placée, ce n'est point dans l'antique illustration du nom qu'elle portait, ce n'est point dans l'étrange et merveilleuse célébrité de ce nom, ni dans les richesses qu'il lui valut, qu'elle a puisé la résignation et la confiance qui ont accompagné ses dernières heures...

Monseigneur l'archevêque de Paris est venu rappeler à M^{me} la princesse de Talleyrand qu'elle avait été charitable. Et à ce doux souvenir, soixante-quatorze années de passions diverses se sont effacées de la mémoire de cette mourante... Soixante - quatorze années ! quel long terme dans l'avenir ! Qu'est-il cependant, quand elles sont écoulées?... rien, jeunes femmes, qui lisez ces lignes... Hier, ce matin encore... voilà le passé... le voilà, eût-il duré un siècle... Et de la vie si brillante de la princesse de Talleyrand, quel souvenir lui en a-t-il été retracé par l'homme de Dieu ? quelques aumônes... O magnificence du christianisme ! Engagée dans mille liens qu'il faut rompre, étonnée par des douleurs inconnues, troublée d'une longue prospérité qui lui fit de ses joies un culte, effrayée d'une doctrine qu'elle voulut ignorer, l'ame de la femme mondaine ne sait d'où lui viendra sa force et son courage à ce moment où le monde finit... à ce moment dont la terrible majesté n'est méconnue que de l'insensé... Mais voilà le ministre du Tout-Puissant ; il connaît le secret de toutes les misères : le Créateur même les lui a révélées. Il sait les paroles qui suspendent les douleurs, calment le trouble et dissipent les craintes. Il parle de ce baume du Samaritain, de cette coupe parfumée de la pécheresse, de ce verre d'eau donné au plus petit d'entre tous. Puis c'est la miséricorde divine, c'est l'éternelle paix, qui arrive à la suite de

ces actions si simples que celui qui les a faites demande : Quand donc ai-je fait ainsi ?

On ne rencontre guère l'archevêque de Paris qu'auprès du lit des malades. Il est difficile de savoir s'il pense aux droits qui résultent de sa dignité ; mais certes les devoirs qu'elle lui impose, il ne les met pas en oubli. Dans combien de familles la mort est entrée après lui, dépourvue des horreurs qui l'accompagnent !... Après avoir réconcilié la princesse de Talleyrand avec Dieu, il lui a laissé le soin de se réconcilier avec elle-même. Et voici les mots que sa conscience de chrétienne a dictés à cette femme, si fière de l'élevation où elle était montée, quand elle s'est adressée à ses serviteurs réunis autour de sa couche funèbre : « Je » m'humilie devant vous des fautes que » j'ai commises... S'il en est dont vous » ayez été scandalisés, pardonnez-moi... » S'il en est dont vous ayez été offensés, » dites-moi comment je peux réparer » mon injustice. »

Cette scène touchante et solennelle a été suivie d'un jour de calme. On a cru que M^{me} la princesse de Talleyrand se rétablirait ; mais jeudi, à neuf heures du matin, après avoir demandé un verre d'eau glacée et en avoir bu quelques gouttes, sa tête s'est inclinée ; elle a dit : je me meurs... et sans agonie, elle est expirée.

La comtesse de BRADR.

Théâtres.

Le rentrée de M^{lle} Mars a valu une recette de près de 5,000 fr. à la Comédie-Française. Par suite de l'émotion que lui a fait éprouver l'accueil du public, notre grande actrice a demandé à ne reparaitre que la semaine prochaine.

— Voici une histoire que l'on raconte

depuis quelques jours, et que nous nous gardons bien de garantir. « Une reconnaissance d'un pathétique assez burlesque que a eu lieu lundi sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. M. D..., officier supérieur appartenant à l'armée d'Afrique, que, actuellement en congé à Paris, a recueilli, lors de la conquête d'Alger, un enfant maure, orphelin, qu'il vient d'amener dans la capitale. Soit hasard, soit désir de constater l'origine africaine des étonnans danseurs de la troupe *atlastique*, il avait pris des *billets de coulisses* pour lui et son jeune protégé. Pendant un des entr'actes de la représentation bédouine, il s'était approché du plus élevé de la troupe, et bientôt il remarqua que celui-ci regardait fort attentivement son petit compagnon ; dominé sans doute par sa curiosité, le sauteur prononça quelques mots en arabe, et fut tout surpris d'entendre qu'on y répondait. Une conversation s'engagea, on en vint ensuite aux embrassemens, et il résulte de la déclaration qu'a faite le petit Bédouin français qu'il a retrouvé dans un des artistes bédouins un frère de père dont il avait été violemment séparé, à peu près un an avant notre conquête en Afrique. »

— On avait dit que *Robert-Macaire* avait été défendu à Marseille, c'était une erreur. Cette bizarre production y a été représentée, et voici en quels termes un journaliste du pays rend compte de l'effet qu'elle a produit sur le public. Ses réflexions méritent d'être méditées.

« Aujourd'hui 28 novembre, à six heures du soir, rue du Théâtre-Français, n° 12, avec la permission de l'autorité, le célèbre professeur Robert Macaire ouvrira un cours de vol expérimental et pratique, à l'usage de ceux qui, n'ayant rien, ne seraient pas fâchés d'avoir quelque chose. » Tel était le sens d'une affiche de sept pieds, qui, ce matin, attirait tous les regards. Ce char-

latanisme a porté son fruit : à six heures, toutes les places du Théâtre-Français étaient envahies, et une foule d'honnêtes gens ont été réduits à écouter, tant bien que mal, dans les couloirs, les aphorismes du docteur en filouterie, si cher à la populace.

Album.

— Ce n'est pas chose commune qu'un service de table de plus de 700,000 francs, et il faut être grand seigneur, et même grand seigneur anglais, pour s'en passer la fantaisie; aussi a-t-on profité avec empressement, dans le monde élégant, des cartes distribuées pour visiter le service nouveau qui vient d'arriver à Paris pour lord Pembroke. Qu'on se figure une masse de quatre cent quinze kilogrammes d'argent divisés en un nombre infini de pièces guillochées, ciselées, taillées, polies avec un goût exquis; un candélabre, pièce du milieu, valant 40,000 fr., des casse-noisettes de 300 fr., et tout le reste à l'aventant. Un service de dessert en vermeil vient de compléter ce brillant assemblage, et un buffet, que des ornemens dessinés exprès viennent enrichir encore, ajoute une splendeur nouvelle à la magnificence de tout le détail. Ce luxueux service, plus riche que tout ce que nous avons vu en France, et complet pour trente couverts, sort des ateliers de MM. Storr et Mortimer, de Londres. C'est dans une fabrique particulière et sur des dessins dans le goût du grand siècle qu'il a été fait, et depuis deux ans que les habiles ouvriers se sont mis à la tâche, ç'a été la principale occu-

pation des chefs de cette maison renommée.

— *L'Industriel de Calais* annonce que les deux frères siamois, ces deux jeunes gens soudés ensemble par une masse de chair, sont partis pour Paris. Voici ce que dit un journal anglais, *The Mirror*, sur ce double être d'une si bizarre organisation : « Ces deux jeunes gens sont bien faits et très-adroits. La bande de chair qui les unit n'est pas à présent bien flexible, et il est à croire que par la suite elle s'ossifiera. Elle les force à se tenir côte à côte comme deux soldats : leurs bras et leurs jambes ont les mouvemens libres. Ils se tiennent s'embrassant le corps ou le cou, par le bras comme des valseurs. Quand ils agissent dans une chambre, ils semblent en effet tourner, mais dans la rue ils marchent droit comme toute autre personne. On les dit excellens physionomistes et connaissant facilement l'impression qu'ils produisent sur les visiteurs. Cette un on forcée n'est pas pour eux un supplice. Elle fait au contraire leur bonheur, et quand on les menace de les séparer, ils se prennent à pleurer. L'un porte le nom de Chang et l'autre celui de Eng ; quand on veut fixer l'attention des deux sur un même objet ou qu'on les appelle, on dit *Chang-Eng*. Avant de quitter leur pays, ils vivaient misérablement du fruit de leur pêche, et leur mère ne consentit à les laisser partir que d'après l'assurance qu'on lui donna que leur sort serait amélioré et qu'on lui ramènerait ses enfans dans un tems fixé.

A ce Numéro sont jointes les planches 1214 et 1215.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Modes de Paris.

25. Décembre 1835.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Turban en velours Simale, et Robe en oripe doublé de satin.

des M^ois de M^olle Boncompri rue Mont-thabor. 4.

Manteau pour lui, en satin garni de cygne des M^ois de M^olle Lenormand rue de la Paix. 26.

M^os J. & J. Fuller N^o 34, Bathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

25 Décembre 1833.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Coiffure, leur, et touffes de nœuds en Cheveux.

Exécutée par M. Dubois rue St. Menere en face St. Roch.

Chapeau en Satin de Mme Boncompis.

Bonnet en blonde orné de fleurs et de velours des Mes^{mes} de Mme Pagan rue Vivienne. 13.

Mantille en blonde des Mes^{mes} de M. Nielard rue Cheval. 2 bis.

Mess^{rs} C. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.